

ÉCRITURE ET «VIVRE ENSEMBLE»

3 décembre 2005

Michaël FERRIER
Université Chūō

*Compte rendu
de colloque*

Programme

10h10 : Allocution d'ouverture par KAWANABE Yasuaki 川那部 保明

10h15-11h45 : 1e séance : **Poésie et communauté**

Franck VILLAIN (Univ. de Tsukuba) « René Char et le vivre ensemble : le présent en partage »

KAWANABE Yasuaki (Univ. de Tsukuba) « "L'éphémère" et mai 68 »

Modérateur : KAWANABE Yasuaki

13h30-15h : 2e séance : **Prose et communauté**

François BIZET (Univ. Aoyama-Gakuin) « L'adresse aux morts — la communauté de Jean Genet »

Pierre Ouellet (Univ. du Québec) « Les mutations de la vie sensible : écriture et façonnement de l'Histoire »

Modérateur : Franck VILLAIN

15h30-17h10 : 3e séance : **Philosophie et communauté**

HIROSE Kōji 廣瀬 浩司 (Univ. de Tsukuba) « Hospitalité et politique »

SATŌ Junji 佐藤 淳二 (Univ. de Hokkaido) « L'expérience de l'instant : Jean-Jacques Rousseau ou la scène originaire de la modernité »

HAYASHI Osamu 林 修 (Univ. de Fukushima) « Marguerite Duras : Communauté des amants, communauté à deux »

Modérateur : HIROSE Kōji

17h10 : Allocution de clôture par KAWANABE Yasuaki

Organiser un colloque est un exercice long, difficile et ingrat. Il faut choisir un sujet stimulant, poser un cadre théorique qui ne soit ni trop lâche ni trop contraignant, sélectionner les intervenants – satisfaction mêlée d’angoisse des participants, courroux aigre-doux de presque tous les autres – puis se muer tour à tour en comptable, en hôtelier, en restaurateur, en interprète, en agent de voyage, sans jamais céder sur le désir qui, un beau jour, vous avait donné l’envie de vous lancer dans cette aventure. C’est pourquoi il convient de saluer à sa juste mesure le projet de Kawanabe Yasuaki et Franck Villain, proposant non pas un mais deux colloques successifs sur le thème « Écritures, pensées et communauté »¹. Insérées dans un projet de recherche qui devrait s’étendre sur quatre ans (de 2005 à 2008), ces deux journées d’études se donnent pour objet de réfléchir à la manière dont « l’homme d’écriture a pensé, rêvé, critiqué l’appartenance au groupe » et « à partir de quels supports, de quels lieux, de quelles mémoires, de quelle perception de soi et de l’autre, écrivains et penseurs ont envisagé cette communauté en question. » Ambitieux programme en effet, audacieux même puisqu’il se mesure à une notion que n’ont cessé d’interroger philosophes et écrivains depuis la fin de la guerre² et dont tout le monde connaît aujourd’hui la charge polémique dans les champs mêlés de la sociologie, de la philosophie ou de la politique.

À écouter la première de ces journées d’études, qui a eu lieu le 3 décembre 2005 à la Maison franco-japonaise de Tokyo, on peut dire que le pari est déjà en partie gagné. Dans la première séance, Franck Villain et Kawanabe Yasuaki ont d’abord posé le problème par rapport à la poésie, le premier en se concentrant sur une œuvre, celle de René Char ; le second sur une revue, *L’Éphémère*. Le choix de Char est en soi judicieux : poète solitaire s’il en est, il participa pourtant à deux des plus belles aventures collectives du siècle, le surréalisme et la Résistance. Précis dans son travail de contextualisation historique, notamment lorsqu’il replace Char dans cette « après-guerre où se réimpose la logique des grands groupes » mais où lui ne cessa de se réclamer de son « orageuse liberté », Franck Villain livre une belle analyse de son écriture, la décapant de certains clichés qui en obstruent la lecture (comme la prétendue « complaisance pour l’obscurité ») pour montrer

¹ Le samedi 3 décembre 2005 : « Écritures, pensées et communauté — de 1945 à 1968 » ; et le samedi 8 avril 2006 « Écritures et communautés en France — de 1945 à nos jours »

² Comme le montre une floraison de titres, notamment ces dernières années : *La communauté inavouable* de Maurice BLANCHOT (1983), *La communauté désœuvrée* et *La communauté affrontée* de Jean-Luc NANCY (1986 et 2001), *La communauté qui vient* de Giorgio AGAMBEN (1990), *La communauté des citoyens* de Dominique SCHNAPPER (1994), etc. Sans oublier les derniers cours de Roland BARTHES au Collège de France, auxquels se réfère explicitement l’intitulé des organisateurs : *Comment vivre ensemble* (1976-1977).

qu'elle vise en fait à « une sociabilité paradoxale », « un “vivre ensemble” évoluant à rebours de tout groupement définitif, laissant à l'homme sa part d'insurrection, d'indépendance et de mystère tout en appelant de ses vœux un rapport humain vécu sous “l'angle fusant d'une Rencontre”.³ »

Kawanabe Yasuaki apporte au débat une approche différente mais également stimulante. Là aussi, le choix du sujet est intelligent : non seulement une revue est un organisme où se pose de manière concrète le problème de l'écriture et du « vivre ensemble », mais celle que choisit Kawanabe, *L'Ephémère*, fut l'une des plus importantes du siècle. Cinq ans et demi d'existence, de 1967 à 1972, une vingtaine de numéros seulement, mais dès les premiers numéros, les signatures d'Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Louis-René des Forêts, Gaëtan Picon, Jacques Dupin⁴... De plus, la place accordée à la traduction y fut essentielle : *Le Méridien* de Paul Celan, traduit de l'allemand par du Bouchet, ouvre le premier numéro et c'est ici que fut aussi publiée la première traduction en français, par René Sieffert, de *La Sente Étroite du Bout-du-Monde* de Bashō. Comme le remarque Kawanabe, la revue contiendra « presque 30 % de textes qui sont la version française d'articles écrits “originairement” dans une langue étrangère », ce qui lui permet, via une réflexion très fine sur l'acte de traduire, de mettre l'accent sur l'étrange communauté qui peut naître dans la pratique de la poésie comme dans celle de la traduction : tout comme l'acte de traduire « ne dépend pas de la langue de départ ni de la langue d'arrivée, mais de ce lieu sans langue, sans correspondance avec rien », le poème est un cri « ne dépendant d'aucun langage, ne dépendant d'aucun jeu de parole, d'aucuns lieux communs », mais qui permet dans le non-lieu même de sa profération de partager « cette expérience unique avec tous ceux qui crient à chaque ici-maintenant qui leur est propre ». Nourrie des poèmes de Celan et des concepts de Derrida (le *Schibboleth*), son intervention éclaire cette affinité entre la traduction et la poésie, si souvent constatée au Japon, comme dans de nombreux pays, mais si rarement interrogée.

L'intervention de François Bizet porte sur Jean Genet, qui fut et qui reste aujourd'hui au centre de bien des polémiques, dont la plupart tourne justement autour du « vivre ensemble » et des communautés (noire, homosexuelle, juive notamment). Très adroitement, Bizet évite le morne ressassement de ces débats pour s'intéresser à l'écriture même de Genet et au dialogue qu'il entretient avec les penseurs de son temps (Sartre et Bataille surtout), auxquels il oppose sa conception radicale de « l'œuvre dans son

³ René CHAR « Biens égaux », in *Éloge d'une Soupçonnée*, Poésie/Gallimard, 1995, p. 251.

⁴ Cette revue publia aussi les premiers textes d'un jeune écrivain qui aurait pu trouver place dans la problématique du colloque : Pascal QUIGNARD (Cf. son dernier livre, *Écrits de l'éphémère*, Galilée, 2005).

scintillement d'objet absolument inutilisable, hors d'une possible fonction sociale de l'art. » On est loin des tartes à la crème sur l'antisémitisme du style ou l'écriture génocidaire auxquelles certains voudraient le réduire et qui montrent à quel point le discours critique s'est aujourd'hui appauvri, guère plus capable de penser la complexité qui fait la force troublante des grandes œuvres littéraires, ni de se mesurer à la liberté qui en émane⁵. François Bizet y arrive lui, en rappelant la belle et énigmatique citation qui pourrait servir d'exergue à l'écriture de Genet : « Je suis avec tout homme seul » – et en concluant : « La poésie ne saurait servir de signe de ralliement et la communauté qu'elle promet n'a d'autre avenir que cette éclaircie paradoxale. »

« Je pensais aux fauves qui dans leur cage vont du côté de la mer » : c'est par ce beau vers de Marcelin Pleynet que Pierre Ouellet commence le troisième exposé, consacré à Pleynet et à Denis Roche. Il fait revivre ce moment poétique, aujourd'hui trop sous-estimé, du début des années 1960 où le bouillonnant groupe *Tel Quel* avait donné à la poésie un rôle crucial dans son combat (rappelons que le groupe, où figuraient non seulement Roche et Pleynet, mais aussi Michel Deguy, contribuera fortement à la redécouverte de Ponge, à la publication des œuvres complètes d'Artaud et à la traduction d'Ezra Pound, trois faits qui suffisent à mettre à terre l'idée reçue selon laquelle *Tel Quel* ne se serait jamais préoccupé de poésie). D'une admirable sûreté dans le choix de ses citations, Pierre Ouellet procède par petites touches, qui donnent envie de lire, ou de relire, ces écrivains : « On ne sait jamais qui parle dans la nuit », « L'histoire n'a pas de nom ce soir – ici l'on meurt sans importance », « Vous êtes sur la ligne voyez/si elle se multiplie partout »... Insistant sur des motifs simples mais superbement travaillés – terre, mer, mur, parole – il montre clairement la part de la poésie dans l'élaboration de l'écriture moderne que recherchait le groupe, et qui pourrait se résumer par cette phrase de Denis Roche dans *Théorie d'ensemble* : « La logique de l'écriture moderne exige que l'on contribue massivement à l'agonie de [l']idéologie symbolarde et périmée. » Beau programme, plus que jamais d'actualité. La question se pose ensuite de savoir pourquoi la poésie disparaîtra, selon lui, des activités du groupe, question aux réponses multiples (politisation, scissions internes, insistance sur le roman)⁶.

⁵ Voir par exemple Ivan JABLONKA, *Les vérités inavouables de Jean Genet*, Seuil, 2004, ou Michaël PRAZAN, *L'écriture génocidaire*, Calmann-Lévy, 2005. Pour une approche plus subtile, on se reportera à l'essai d'Eric MARTY, *Bref séjour à Jérusalem*, Gallimard, Coll. L'infini, 2003.

⁶ J'ajouterais pour ma part que la poésie n'y a pas tant disparu que cela : qui peut nier qu'un livre comme le *Paradis* de Sollers soit un grand livre de poésie ?

Une dernière séance conclut cette journée, qui aborde la question sous un angle plus philosophique : Hirose Kōji commence par un thème classique en étudiant l'hospitalité chez Jacques Derrida, mais y ajoute des remarques plus personnelles sur René Schérer et Gilles Deleuze, pour conclure en rappelant que la philosophie de Derrida ne vise pas à renforcer l'appartenance à une communauté mais bien plutôt « la promesse de l'avènement d'une communauté ». Satō Junji livre une contribution très érudite, avec une explication de texte détaillée d'un texte assez peu commenté de Jean-Jacques Rousseau, *Le Lévitte d'Ephraïm*, et en convoquant une nouvelle fois Deleuze (*Présentation de Sacher-Masoch*), avant que Hayashi Osamu ne finisse par un exposé sur la « communauté des amants » en se penchant sur plusieurs textes de Marguerite Duras, d'*Aurélia Steiner* à *L'amour* en passant par *Moderato cantabile*, *Hiroshima mon amour* et *Les impudents*, qu'il compare et relie entre eux, en les faisant jouer les uns avec les autres. Est-ce la fatigue de la fin de journée ou la multitude des références entremêlées (les noms de Schérer, Klossowski, Deleuze, Blanchot, Lacan, sifflent dans l'air comme autant d'arguments d'autorité, remplaçant par moments le recours à des exemples précis), mais la salle semble se lasser un peu et les auditeurs ressemblent de plus en plus « aux fauves qui dans leur cage vont du côté de la mer » de Pleyne évoqués ci-dessus ! On regrettera à cet égard que la parole ait été un peu trop monopolisée, en cette fin de colloque, par une longue discussion entre les participants et n'ait pas été donnée plus rapidement à la salle, nouvelle illustration de la difficulté du « vivre ensemble » sans doute, mais c'est là le seul bémol d'une journée par ailleurs fort réussie.